



Par Marie Cosnay

# Pseudo HB

Marie Cosnay est écrivaine, traductrice de textes antiques et professeure de Lettres. Auteure d'une vingtaine de romans et d'essais, elle a également traduit *Les Métamorphoses d'Ovide* (Éditions de l'Ogre, 2017) ; elle a récemment publié *Voir venir : écrire l'hospitalité* (Éditions Stock, 2019) (avec Matthieu Potte-Bonneville) et *If* (Éditions de l'Ogre, 2020).

2 mai 2020,

En 2016, j'ai écrit, publié chez *Nous*, un petit texte intitulé *Vie de HB*.

D'abord, vie, ensuite HB, initiales vraies qui peuvent cacher un pseudo : on ne dira jamais ce qui est le vrai et le faux, parfois le faux est plus vrai que le vrai.

C'est quelque chose comme ça, qui, au début, m'a attachée à Stendhal.

Vie de HB : de moments ou de traits éparpillés faire des scènes, minuscules.

Vie du début à la fin, quelques cimes, et la chute.

Je voulais venir, ou revenir à Grenoble, et toujours pas : les choses qu'on aime le plus sont celles qu'on manque toujours.

Retrouver ici HB, encore, lui qui, aimant plus que tout au monde Napoléon et Mathilde, manqua l'un et l'autre.

C'est difficile à dire, et ridicule, ce qui n'est vraiment pas le moment : ce personnage, HB, ses débuts, l'enfance à Grenoble avec les montagnes briseuses d'ennui, toutes les fadaises, le théâtre, les charges et les mondanités (à transporter sur son dos, de plus en plus fatigué), le désir de montrer le monde en beau ou vif, les désespoirs que l'ironie ou le goût (niais) du monde cachent, la mort enfin, ce personnage-là, vie et mort, lettres et journaux, biographies sous noms d'emprunt, il serait plus moi que moi (encore un trait de *beylisme*).

Le faux et le vrai, le fragment, ce qu'on aime le plus et qu'on manque toujours, l'impossible ou fiasco.

\*\*\*

1. Qui a plus de pseudos qu'HB ? C'est pour ça que j'aime les initiales, elles montrent et camouflent. La scène de Fabrice à Waterloo, bien sûr. Mais la campagne de Russie, ce désastre militaire racontée aux copains. Fin de Napoléon, ce n'est pas rien. Ni pour les pays, l'Histoire, ni pour HB qui est engagé là-dedans, sorte de reporter embedded. Et quoi ? Le narrateur témoin a mal aux dents, les gens sont ivres alors que Moscou brûle, il faut sortir en catastrophe, on prend un type dans la voiture, ennuyeux, bête au possible, c'est une bonne action, on prend un livre, aussi, un Voltaire, tout ça alors que la respiration devient difficile, on avance dans les fumées, on ne peut plus, quelqu'un de bon sens montre une issue, on la prend, alors HB se retourne, il regarde. Il regarde et nous montre. *Nous sortîmes de la ville, éclairée par le plus bel incendie du monde qui formait une pyramide immense qui avait, comme les prières des fidèles, la base sur la terre et sa pointe au ciel. La lune paraissait, je crois, par dessus l'incendie.* Ce n'est pas du tout se moquer du monde. C'est dire le monde, le copier, le montrer, en montrer des flashes. C'est, alors que la rage de dents menace et la mort, la fin d'un monde. On est à la hauteur. Ceux qui se sont saoulés, ceux qui s'endorment au pire des moments, un livre, la migraine, les dents, l'ahurissement, la peur qu'on ne vit qu'après coup, la beauté de la scène. La lune, pour couronner le tout, comme un point sur le i. On trouve soudain, dans la fin, le chaos de Moscou : l'Égypte, les fidèles et l'Orient, la Bible, les genèses païennes, terre et ciel réunis ainsi qu'on les trouve dans les descriptions de tempêtes épiques. HB, entre le récit du reporter embarqué et l'épopée.